

Autoportrait avec artiste

NOËLLE REVAZ

Notes dans le train qui m'amène au rendez-vous avec Valentin Carron. J'ai pensé qu'il serait intéressant de noter déjà tout ce que je sais de lui, avant de faire sa connaissance, avec la fraîcheur de l'anticipation, pour faire une sorte d'état des lieux calme avant la rencontre, qui viendra sûrement balayer mes projections. Nous avons rendez-vous à la gare de Sion, avec aussi Martine Béguin qui doit servir de liant entre nous.

Je sais qu'il a du succès. Je sais qu'il appartient au marché des artistes qui vendent cher. Je sais qu'il faisait du skate quand il était jeune. Je sais qu'il est né à Fully. Moi j'ai grandi tout près, à Vernayaz. Donc lui du côté du soleil, des vignes, des châtaigniers. Et moi du vent, de l'ombre, de la route, du village-rue. Quand je vivais chez mes parents, on allait se promener à Fully les dimanches d'hiver, quand on avait le cafard de voir le soleil s'en aller. Tout le monde s'appelle Carron dans son village. Il faut donc se démarquer avec son prénom. D'où le Valentin je suppose.

Cette proximité de nos origines m'a fait hésiter à écrire son portrait. Comme si forcément j'en savais déjà beaucoup sur sa personne. J'aurais voulu avoir un regard neutre, partir de zéro, parler de quelqu'un qui m'aurait été complètement étranger. Pas d'un Fulliérais ! Il est né juste de l'autre côté des Follatères. Il est plus jeune que moi de presque dix ans, même âge que mon petit frère. Ça c'est bien. Je ne serai pas intimidée. Martine m'a écrit qu'il était très heureux de me rencontrer blablabla, mais cet adjectif ne va pas avec ce que je me représente de lui, tourmenté, compliqué, sombre.

Martine m'a dit, croyant me faire plaisir, que Valentin avait son atelier à Vernayaz. Mais c'est d'un ennui terrible ça ! Le village de mon enfance ! Je n'ai pas envie d'y revenir. Sauf pour rendre visite à ma mère. Heureusement que son atelier se trouve à la Moderna. Ma curiosité de nouveau en éveil. Je n'y ai jamais mis les pieds, ce qui est fou si l'on pense que cette fabrique a surplombé toute mon enfance de son aura de mystère et de secret.

WhatsApp à ma petite sœur : Valentin Carron tu connais ? Oui. Elle le croise au bistrot, avec mon autre sœur. Mince alors, s'il connaît déjà deux de mes sœurs, c'est mal parti. Désagréable retour en arrière dans le monde valaisan où tout le monde connaît tout le monde, où tout le monde est cousin avec tout le monde. Mais où tout le monde curieusement me confond avec mes frangines. Ma petite sœur confirme que Valentin a l'air un peu tourmenté. Mais il est sympa. Insaisissable. C'est le fils Carron des poêles à bois. Elle dit qu'il aurait perdu son frère tragiquement. En résumé : un gars cool.

Évidemment j'ai aussi copieusement googlé sa personne. Comme sa femme, il a représenté la Suisse à la Biennale de Venise, il y a quelques années. Il a étudié à l'école d'art du Valais, avant que Pierre Keller le remarque et le fasse venir à l'ECAL. Je sais que ses parents sont des vendeurs de cheminées. Je sais qu'il ne se sentait pas spécialement doué pour le dessin, mais qu'il a choisi ces études pour échapper au destin de ces fameux fourneaux. D'ailleurs ma sœur me fait remarquer que j'ai sûrement passé devant leur magasin quand je vivais encore en Valais.

12 : 01 Je peux venir à Bienne.
Si c'est nécessaire. Valentin

J'ai cherché sur le net des photos de son travail. Il a été accusé de plagiat pour s'être approprié l'œuvre d'un artiste neuchâtelois (Di Teana, renseignement pris). Je me rappelle avoir vu chez ma mère dans *Le Nouveliste* la copie exacte d'un vélomoteur Piaggio qu'il présentait comme l'une de ses œuvres. C'était quand ? Je me souviens de mon incompréhension. J'ai aimé la gigantesque croix noire installée devant Art Basel. Symbole proche et inquiétant à la fois. Bon rappel des Alpes et de tous les crucifix de nos enfances. De leur omniprésence et de leur portée sur nous. Objets toujours placés en hauteur. Signification : tu n'y échapperas pas. J'ai scruté ses photos sur internet. Écouté des interviews. Étonnée de savoir qu'il enseigne parfois à la HEAD, je l'imaginai moins disponible. Ça nous fera au moins un point commun. Intéressée par ses propos quand il parle de l'enseignement. Par sa franchise un poil cynique quand il dit profiter de l'énergie des étudiants, tout comme eux profitent de son expérience. Au moins il dit les choses droit en bas, comme on aurait dit à Vernayaz. Il change énormément de style capillaire et vestimentaire suivant les périodes, impression de quelqu'un qui n'est pas encore arrivé où il se sent bien, et qui cherche. Normal pour un artiste on dira.

Bon signe. C'est aussi parce qu'il a été médiatisé très jeune. Le succès est venu tout de suite. Tremplin de Pierre Keller. Hilarité quand il se déguise en artiste maudit et prend une pause douloureuse devant l'objectif. Ça ne lui va pas. Presque étonnée ensuite de le voir dans une vidéo discuter tranquillement, gentiment, de la mise en place d'une expo, comme un bon Valaisan, en vieux jean qui pend et vieux pull de Fully. Puis, explosé sur un canapé, pour la remise d'un prix. On sent la lucidité qui perce. Mal à l'aise dans la situation. Soulagement de voir qu'il a de l'humour quand il parle de lui-même. Voire pas mal d'auto-dérision. On pourra rigoler j'espère. Je note qu'il mentionne sa voiture, il sillonne le Valais de haut en bas. Vraiment valaisan ça. Mais aussi, incompréhensible. Qu'est-ce qu'il cherche. Pourquoi il reste. Je garde en tête sa boutade de la fin de la vidéo : C'est comme de faire un safari, mais sans fusil...

Ne pas oublier de dire que c'est une enquête que je fais, je glâne des éléments sur lui dans mon environnement, et de montrer que nous sommes liés, très liés, nous partageons sans le savoir énormément de lieux, d'images, de références et de liens, dire explicitement que je me devais d'écrire quelque chose de conceptuel en réponse à son art, mettre mon égo à côté du sien. J'ai été frappée de voir qu'il pose systématiquement à côté de ses œuvres.

14 : 06 Bonjour Noëlle je te propose de venir te chercher en Porsche à la gare. Est-ce que ça te convient ?
14 : 06 Ce message a été supprimé
14 : 07 Ce message a été supprimé

(...)

Septembre. Un samedi. Après la vendange sur la vigne de Saillon et la traditionnelle raclette au jardin chez ma mère avec mes frères et sœurs et tous les beaux-frères, neveux, nièces, belles-sœurs, cousines célibataires, ami de passage et rejetons de premières unions. Je descends à pied le long de la route cantonale jusqu'à la gare. La Moderna est juste derrière. Trottoir parcouru à coup sûr un bon millier de fois, en sept ans de marches aller et retour, parfois quatre fois par jour, pour aller au cycle d'orientation, puis au collège. Le poids des obligations sur les épaules. Ce trajet me paraissait long. Aujourd'hui je le liquide en trois enjambées. Je suis devenue gigantesque.

La cour est déserte derrière les grilles. Un petit homme jaillit dans un pseudo-pyjama. Ah, c'est lui. Très maigre. Méconnaissable. Même sa voiture garée devant la porte a changé. Elle a forci. Déception, l'atelier de Carron ne se trouve pas dans le corps immense de la fabrique, que j'étais excitée de visiter. Il loue deux hangars dans son enceinte. Le Catogne émerge du ciel ouvert, comme je ne me rappelle pas l'avoir vu à Vernayaz. Impossible de lui expliquer la valeur de ce décor dans ma mythologie personnelle, et pourquoi je me sens incongrue dans cette enceinte. La séparation entre la fabrique et le village, les saisonniers italiens, et tout ça.

Tu veux une bouteille d'eau gazeuse ?

Non. Mais disons oui. Il fume. Me voici installée dans un siège auto ergonomique posé n'importe où dans l'espace encombré et bordélique.

Valentin Carron est fébrile. Roger Federer vient d'acheter une de ses sculptures.

Et ? C'est important ça ?

Ben oui, ça l'est. C'est une ouverture. Un envol. Un début. Combien de livres il me faudrait vendre, moi, à Federer... Rapide calcul vite renfoncé dans ma poche. Mais la question du prix de vente me titille. Valentin ne s'en rappelle pas. Je ne le crois pas. Je pense qu'il se gêne de faire rouler tous ces zéros dans mes oreilles. Il commence à me parler de livres, me montre ceux qu'il garde dans un petit coin bibliothèque. Manet. Goya. Roulet. Edward Hopper. Henry Moore. Robert Longo. Giacometti. Arp. Picabia, beaucoup. Le fameux livre d'Itten sur les couleurs. L'Art russe. Alors, allons-y, si ça lui fait plaisir, penchons-nous avec lui sur ses livres. Surprise et dépitée, avouons-le. Décontenancée, ennuyée par cette irruption de la Culture dans la rencontre. Moi l'école, les livres, je connais. Je suis tombée dedans quand j'étais petite. C'est autre chose que j'aimerais. J'avais oublié que l'art s'appuie sur la tradition. J'avais oublié que l'art est une référence en soi et un ballet infini de renvois et de réflexions. Je ne sais pas ce que j'attendais. Pas une entrée par cette porte-là. Quelque chose de plus spontané sans doute. De plus personnel aussi. J'attendais qu'il me montre. Qu'il soulève un coin du voile. Qu'il me donne un aperçu de comment ça se passe dans son cerveau. Qu'il m'entraîne un petit bout à l'intérieur. J'aimerais pouvoir faire un parallèle ou pas avec mon écriture. J'aimerais savoir aussi ce que ça fait, comment ça naît, comment ça se développe, de créer, concevoir, exposer, des œuvres à cinq ou six chiffres.



8 jours pour convaincre, sculpture de Valentin Carron sur la route de Fully à Martigny, le 24 avril 2023. Photographie Olivier Christinat



Dans l'atelier de Valentin Carron le 6 juin 2023. Photographies Olivier Christinat



Valentin, une monographie de Picabia à la main :

Je reprends tout. À la base. Parce que je n'apprends jamais rien.

Je ne sais pas que répondre à ça. Je pensais, moi, bêtement peut-être, que passé un certain stade on n'avait plus beaucoup à apprendre. Qu'on était là, avec son expérience, et qu'il n'y avait qu'à rendre compte de ça. De sa présence. De son regard. De son existence. Peut-être trop paresseuse, par rapport à lui. Ou trop sûre de moi.

Une batterie est installée dans le fond. Un ami musicien, avachi sur le tabouret. Il me regarde. Ses baguettes roulent doucement sur les cymbales.

Moi (incrédule) : Ça ne te dérange pas pour travailler ?

V.C. : Lui ? Il me rajoint !

Le musicien joue du rock limaçon, en sourdine, pour ne pas couvrir notre conversation. Yeux rivés sur mon visage. Il attend que je décampe pour déchaîner ses baguettes. Ça le dérange en fait, ma visite. Tout à coup une lueur, un sourire flasque :

Moi je te connais, tu es la copine de David !

Il me baptise ensuite du nom de ma petite sœur. Retour à la normalité. Retour ordinaire à l'enfance.

Bienvenue dans le village où tu n'auras
jamais
de
prénom

Romantisme revient souvent dans la bouche de Valentin :

J'assume d'être un romantique. Et c'est peut-être comme ça que je n'en serai plus un.

Sourire malin. J'évite de creuser, trop flemmarde pour la théorie. Sans doute veut-

il parler du côté torturé, des passions, la sensibilité exacerbée, etc. Il parle beaucoup. J'avais projeté un partage, plus d'échanges. Ennui léger, qui grandit. Ce n'est pas son inspiration puisée dans l'histoire de l'art qui m'intéresse, ce n'est pas la façon consciente et dirigée qu'il a de concevoir et de présenter son œuvre. Je ne suis pas une journaliste venue dresser un portrait informatif de cet artiste. Ni une admiratrice venue applaudir son talent. Je ne suis pas une galeriste. Je ne suis pas une collectionneuse. Je ne suis pas une étudiante en train de prendre un cours d'histoire de l'art. Non. Je sens que je cherche dans tout ce qu'il dit quelque chose qui se rapporte à moi. Chaque parole, chaque affirmation, je teste : et qu'en est-il de moi ? Et comment je le fais, moi, dans l'écriture ? La comparaison est constante. Lui dire ou pas ? Lui dire. Mais je ne suis pas assez affirmative. Valentin ne se rend pas compte que je suis sérieuse. Mes attentes sont sans doute trop naïves. Je me demande si ce que j'espère, il pourra me le montrer. Ce n'est pas la surface. C'est l'envers de l'étiquette. C'est la personne qui sent et qui crée. C'est cette partie un peu vague que je sens chez moi, la seule qui m'intéresse, que j'ai envie de débusquer, reconnaître aussi chez lui. Je devrais lui dire que je n'aime pas réfléchir. Que je suis brouillonne, imprécise, instinctive. Une paysanne.

Stop. Je me lève. La guitare du musicien cesse un instant de grincer.

Montre-moi quelque chose d'autre, une autre facette de toi.

(...)

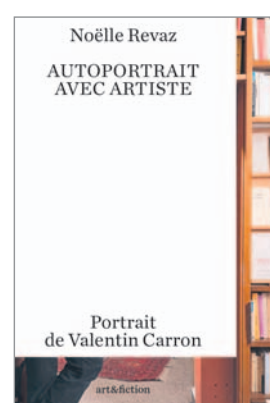
L'année de ses 20 ans, en 2020, art&fiction a souhaité apporter une nouvelle dimension à ses collections. Un comité éditorial s'est alors monté (Christian Pellet, Martine Béguin, Dorothee Thébert et Stéphanie Lugon) et les premiers projets d'une série de portraits ont été lancés. L'idée : documenter la scène des arts visuels en Suisse romande et rendre accessible les artistes à travers des regards littéraires.

Fin 2022, deux premiers ouvrages montraient déjà la diversité des découvertes et des dialogues qu'on peut attendre de telles rencontres entre artistes et écrivain-e-s.

Le portrait de Delphine Reist par Julie Gilbert, celui de Philippe Fretz par Matthieu Mégevand sont deux ouvrages très différents malgré leur maquette commune.

En novembre 2023, deux nouvelles parutions confirment cette diversité. Elles n'ont guère en commun que leurs décors valaisans. Alors que Noëlle Revaz se livre (presque) autant qu'elle nous présente Valentin Carron, Vincent Barras philosophe et inscrit dans l'histoire des sciences et des arts la démarche d'Alexia Turlin, artiste bien connue des habitué-e-s de *La Couleur des jours*. Et c'est surtout en poète qu'il écrit, bousculant la langue pour mieux dire la rencontre avec une créatrice et son œuvre.

EIC



Extrait de
Noëlle Revaz
Autoportrait avec artiste
Portrait de Valentin Carron
art&fiction, 2023, 96 pages

www.artfiction.ch

En librairie le 2 novembre

À paraître dans la même collection
Vincent Barras
Mondes magiques
Portrait d'Alexia Turlin
art&fiction, 2023, 96 pages